

de tous les temps. Ce même modèle se retrouve, vingt ans après, dans la présente Encyclopédie et il témoigne de l'estime dans laquelle l'auteur/coordonateur tient l'histoire de la classe politique roumaine médiévale et moderne. Une classe condamnée par l'histoire que le régime communiste, en dépit des persécutions inouïes, imitées de celles de la révolution bolchevique, n'a pas réussi à anéantir jusqu'à en effacer la mémoire. Car Mihai Dim. Sturdza, que sa fiche de police (il a été arrêté en même temps que Oana Orlea) désignait comme « petit-bourgeois; prince », est lié par toutes les fibres de son corps à cette élite aristocratique qui a fondé les États médiévaux roumains, a su maintenir, contre vents et marées, leur existence politique et leur autonomie « par la diplomatie et par l'épée », a œuvré de façon décisive à la création de la Roumanie (1859), à l'obtention de son indépendance (1877), puis de la Grande Roumanie en 1918 et à la grande réforme agraire de 1918–20. Adolescent et jeune homme, il en a partagé tous les aléas – confiscations des terres et des maisons, des capitaux, des bijoux, des archives, des bibliothèques et même des meubles et tableaux, persécutions et arrestations, suivies d'années de camps de travail ou de prison, discriminations dans le monde du travail, interdiction de voyager à l'étranger et, parfois, même du « droit à la signature ». Bref, I a fait partie du groupe des ci-devant appelé « foștii » (d'après le syntagme russe « byvshie liudi »), des hommes et des femmes sans droits civiques et politiques tels que définis par la première Constitution bolchevique de 1918 sous le terme de « lishentsy » (voir à ce sujet le livre de Douglas Smith, *Former People. The destruction of the Russian Aristocracy*, Londres, 2013).

Ressusciter ce monde en apparence englouti par la révolution communiste, c'est faire œuvre de piété familiale et de justice immanente. Et il a réussi au-delà de toute attente, pour le bénéfice de la culture roumaine et européenne de tous les temps.

Matei Cazacu

Nicolas MAVROCORDATOS, *Traité des Devoirs*, texte établi, traduit et commenté par Lambros Kampéridis, avant-propos par Jacques Bouchard, Athènes, Fondation culturelle de la Banque Nationale de Grèce, 2014, 390 p.

Enfin! Nous attendions depuis longtemps cette traduction qui fasse plus accessible et, en même temps rende justice à l'œuvre majeure de Nicolas Mavrocordato, laquelle, parue à Bucarest en 1719, fut tout de suite traduite en latin par Stéphane Bergler (éditions de Leipzig en 1722 et de Londres, deux ans plus tard). Cette dette, assumée il y a vingt ans par un éminent érudit, Lambros Kampéridis, n'est à présent remplie qu'à moitié, car on nous annonce qu'elle sera suivie prochainement par un second volume, exigé par l'abondance de notes exégétiques. Celui-ci, le premier, comprend le texte original, précieusement conservé dans le manuscrit de Bucarest, et la traduction parallèle. En outre, on trouve ici plus de deux centaines de notes jugées indispensables, qui approfondissent certains passages, des saluts qui rendaient hommage au prince de Valachie en 1719 (leurs auteurs étant Georges Trapézountios, Hiérothée Commène et Démétrios Notaras), un index des noms propres et un autre des mots grecs. Sont aussi identifiées les nombreuses citations de l'Écriture, des Saints Pères et des classiques grecs et latins. La bibliographie qui clôt le volume rend compte des principales lectures du commentateur.

La nature et la qualité de l'émotion qu'on éprouve en lisant la traduction sont sans doute le plus sûr critérium du jugement qu'on peut porter sur elle. Kampéridis, comme son maître Jacques Bouchard, s'est penché avec infiniment de sympathie sur Mavrocordato, figure complexe qu'il nous aidera à comprendre. En choisissant son sujet, ce philosophe princier s'engageait à une compétition avec deux exemples des plus grands qui soient: Cicéron et saint Ambroise qui avaient écrit sur le même sujet. L'un ne faisait que continuer l'héritage de l'hellénisme, tandis que l'autre, ardemment mystique, était réservé par l'Église catholique, de sorte que Mavrocordato voulait proposer l'image d'un monarque orthodoxe. Ce qu'il a achevé c'est exprimer la pensée d'un moraliste. Qu'il fût disposé à opposer à l'hédonisme d'Epicure les valeurs spirituelles chrétiennes, c'était une attitude

traditionnelle et inévitable. Pour mettre en garde ceux dont les convictions ne sont pas assez fermes, il leur rappelle l'épître aux Romains avec les mots poignants de saint Paul: « nul d'entre nous ne vit pour soi-même, comme nul ne meurt pour soi-même ». Cependant, en dépit de ce souci permanent des vertus enseignées par l'apôtre, il n'oublie pas une réalité quotidienne qu'il aura connu lorsque son entourage devait l'assaillir de requêtes importunes: « se laisser aisément fléchir par ceux qui ne le méritent pas, cela est le fait des idiots et imbéciles. » Quand il ne sursaute pas d'indignation, il laisse entrevoir un autre côté humain: « l'amour est chose violente » (χρήμα ἢ ἀγάπη). On est tenté de lire certains chapitres en pensant à ce que son expérience politique lui aura appris. Sur la bravoure, par exemple (περὶ ἀνδρείας): « que le prince fasse la guerre en faveur de Dieu, mais sans outrepasser les bornes ». Aussi, quand il a été averti que les Russes arrivent, il s'est enfui et lorsque les Autrichiens l'ont surpris à Bucarest il n'a pas cherché à se défendre. Car il était persuadé que Dieu ne manquera pas d'intervenir, ainsi que Samson avait reçu l'aide divine contre les Philistins. La prudence (φρόνησις), il l'a manifestée en temps de paix et, s'il fait l'éloge de Joseph en tant que « conseiller de Pharaon » pour sa σωφοσύνη, il a dû songer aux années qu'il avait passées auprès du sultan comme grand drogman de la Porte. Toute la page qui évoque la corruption et les intrigues de la cour contre lesquelles le prince doit infliger des peines sévères serait à reproduire.

Encore un exemple du rapport entre ce texte fondé sur les seuls principes religieux et les réflexions personnelles de l'auteur: « il faut louer l'illustre Christophe Colomb qui, émule de Noé par sa sagacité héroïque, sa grandeur d'âme et sa générosité affronta l'océan et découvrit des nouvelles terres baignées par les flots de tous les côtés, il fut plutôt le bienfaiteur de leurs habitants, étant la cause immédiate de la prédication qu'on y fit de l'évangile là aussi, que de notre partie du monde, c'est à dire par l'extraction et l'afflux de l'or ».

C'est un travail que de vouloir faire passer la pensée d'un écrivain d'une langue dans une autre, surtout dans une de nos langues modernes. Lorsqu'il s'agit de traduire du grec *koiné*, il y a des difficultés qui ne sont pas uniquement de morphologie, mais de structure de la phrase, car le grec est une langue synthétique, tandis que le français est une langue analytique, ce qui oblige à donner aux mots un ordre différent. Pour cet exercice difficile, le traducteur mérite nos félicitations. Quant à son orgueil de donner au commentaire une étendue qui réussit des rapprochements aussi bien avec Jacques I Stuart ou même Pascal, qu'avec Synesius ou Agapet, je me demande s'il n'est pas exagéré. Ce grand dessein de reconstruire autour du traité de Mavrocordato l'histoire des livres de sagesse, telle que l'enquête qu'Alexandru Duțu avait essayée en 1971, aurait peut-être le défaut de rattacher des guides de conscience chrétienne à des *specula principis*.

En somme, nous avons ici un manuel de bon gouvernement. Ceci nous rappelle que Constantin Dimaras retraçait entre Alexandre Mavrocordato qui lisait La Rochefoucauld et son petit-fils dont les livres de chevet étaient Jean Chrysostome et Basile le Grand (voir *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, pp. 22–25) un recul intellectuel. Maintenant il est évident que la génération intermédiaire, celle de Nicolas, unissait dans son esprit ces deux types d'ouvrages.

Andrei Pippidi

Gelina HARLAFTIS, Radu PĂUN (eds.), *Greeks in Romania in the Nineteenth Century*, Alpha Bank, Athens, 2013, 434 p.

The conference with this subject, held in Bucharest in 2008, resulted in this volume. It is a rather unsystematic collection of information, but it still gives an adequate idea of Greek interference in the Romanian society before the unifications that created modern Romania. Excepting a paper on Dobroudja and another on Southern Transylvania, the content regards only the Danubian Principalities. An introduction which would be a survey of this Greek-Romanian relationship aims at making known a selective bibliography. General considerations by our late colleague Olga Cicanci have also been included. Her last researches had relation to the Greek press in Romania in the 19th century.